Assomption : Marie monte au ciel (15 août)



MARIE en apothéose… Assomption de Marie, le 15 août. La Dormition de la Vierge, ou son élévation atteste que Marie était une femme élue, exceptionnelle, choisie non pour mourir mais destinée à monter au ciel. Ainsi le peintre **Poussin**, Nicolas de son prénom et le plus romain des Baroques français au XVIIè, exprime (tableau ci-dessous) cette ascension hors du commun qui représente Marie, bienheureuse enfin, mère endeuillée mais lumineuse de grâce et de bonheur, promise aux délices célestes… En Orient comme en Occident, Marie s'élève donc en une ultime lévitation dans la gloire de Dieu, peut-être à Ephèse, où selon une croyance syriaque, elle aurait suivi Jean auquel le Christ sur la croix avait confié sa Mère…



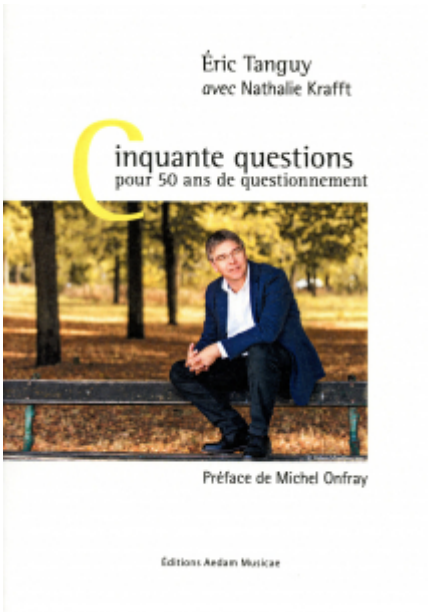
Nicolas Poussin : l’Assomption de la Vierge (DR)

Chanter la tendresse Miséricordieuse et protectrice de Marie inspire les compositeurs appelés à suivre le calendrier liturgique. **Jean-Sébastien Bach**, pour célébrer Marie, celle humble qui apprend qu'elle est l'élue, compose son célèbre Magnificat.



L’Assunta par le Titian (église des Frari, Venise) – DR

LIVRE, annonce. ERIC TANGUY, entretiens / 50 questions, questionnements (Aedam Musique).



LIVRE, annonce. ERIC TANGUY, entretiens (Aedam Musique). CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2018. Ce ne sont pas tant les questions qui sont importantes ici, que leurs réponses d'une belle acuité sensible, qui font sens et se révèlent même captivantes. La lecture de ce livre surprenant, au sens d'une belle surprise pour l'été, renforce notre goût des auteurs et compositeurs contemporains dont le travail le plus récent comme l'itinéraire en construction ou « en marche » pour coller à l'actualité… se montrent de plus en en plus accessibles, audibles, voire passionnants à suivre.
Ainsi, les 50 questions et leurs réponses / questionnements composent une manière de rencontre privilégiée avec le compositeur contemporain **Eric Tanguy** dont pour l'avouer, nous n'avions pas écouté d'oeuvres ni lu d'entretiens préalables.
Or, le créateur se révèle simple et ouvert, curieux et en rien confus ou conceptuel, ni aussi fumeux que certains de ses contemporains. L'enfance, le rapport à la musique, le goût de Vivaldi (un plus pour nous et aussi une révélation qui fait sens de la part d'un compositeur contemporain), les sources de

l'inspiration, les grands maîtres, surtout la pensée qui vagabonde au delà de la musique, vers la peinture et la poésie (il a cela en partage avec l'excellent Philippe Hersant), dessine un portrait particulièrement intéressant d'Eric tanguy. Lecture particulièrement recommandable pour cet été. La clarté et la sensibilité d'un esprit ouvert pourront vous réconcilier avec l'écriture contemporaine. Grande critique à venir dans [le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.COM]

LIVRE, annonce. ERIC TANGUY, entretiens (Aedam Musique). CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2018 / « Cinquante questions pour 50 ans de questionnement « / avec N Kraft. 96 pages. Parution : juillet 2018. Cotage : AEM-188 – ISBN : 978-2-919046-58-4

PARIS, Il Primo Omicidio d'Ales Scarlatti (1707)



PARIS, Palais Garnier : Scarlatti : Il Primo Omicidio, 22 janv – 23 fev 2019. C'est le coup de coeur de CLASSIQUENEWS pour le début de l'année lyrique 2019 : un oratorio flamboyant que Jacobs a révélé il y a plus de 20 ans à présent (1997), à l'époque où Harmonia Mundi savait encore produire de somptueuses résurrections baroques par le disque. Depuis la crise du marché discographique n'a cessé de se renforcer

entraînant une raréfaction des recréations. On se félicite donc que l'Opéra de Paris et la salle Garnier accueillent ainsi un ouvrage majeur de la ferveur napolitaine, celle au carrefour des XVIIè et XVIIIè (1707 précisément), de la Naples conquérante, affirmant un génie du chant lyrique aussi développé et raffiné que Venise avant elle. La partition doit sa séduction à son sujet, troublant, originel, primordial, mais aussi aux portraits ciselés par Scarlatti, du couple originel maudit (Adam et Eve) et de sa descendance elle aussi maudite, dont **le profil d'Abel et de Caïn**, ce dernier, sanguin, jaloux, agressif, incarne l'inéluctable aboutissement. Dieu reconnaîtra sa faute et les défauts de sa création en exterminant cette mauvaise graine par le déluge… Pour l'heure, avant Freud et Racine, voici Scarlatti père, Alessandro, qui fouille le tréfonds des âmes coupables ou démunies, aveugles et sans conscience ; un Scarlatti à redécouvrir définitivement qui s'intéresse au meurtre originel, celui perpétré par Caïn, et qui inscrit le désir de meurtre aux origines de l'histoire et de la création humaine. Fascinant.

Alessandro Scarlatti : Il primo omicidio
Première à l'Opéra de Paris / Nouvelle production
PARIS, Palais Garnier
13 représentations
du 24 janvier au 23 février 2019

Première 24 janvier 2019
puis, 26, 29, 31 janvier 2019 à 19h30
3 et 17 février à 14h30 – 6, 9, 12, 14, 20 et 23 février 2019 à 19h30



RÉSERVEZ votre place pour cet oratorio mis en scène
Coup de coeur de la Rédaction de CLASSIQUENEWS
https://www.operadeparis.fr/saison-18-19/opera/ilprimoomicidio#gallery

Caino :
Kristina Hammarström

Abel :
Olivia Vermeulen

Eva :
Birgitte Christensen

Adamo :
Thomas Walker

Voce di Dio :
Benno Schachtner

Voce di Lucifero :
Robert Gleadow

B'Rock Orchestra
Coproduction avec le Staatsoper Unter Den Linden, Berlin et le Teatro Massimo, Palerme

Déroulement du spectacle :
ouverture
PARTIE I, 1h
entracte de 30 mn
PARTIE II, 1h25

Livret anonyme

La distribution n'est pas la même que celle du disque enregistré par René Jacobs en 1997… mais elle promet une caractérisation des personnages de ce premier drame sacré, qui pourrait être captivante à suivre. Pour mieux préparer votre

soirée à Garnier, pourne rien manquer des enjeux de l'oratorio de 1707, reporter vous au disque originel de 1997 dirigé par René Jacobs, et consultez nore dossier CAÏN et ABEL, ci après…

Jaloux, Cain assassine son propre frère plus jeune car ce dernier lui semblait être le préféré de ses parents… Au final c'est Dieu qui tranche et mesure la violence rentrée de Caïn, en préférant l'offrande de son jeune frère Abel. La jalousie de Caïn produit le premier meurtre de l'histoire humaine : une faille et une malédiction pour le genre humain dans sa globalité que la civilisation actuelle doit toujours assumer. Au début de l'Ancien Testament, le sujet du Premier Homicide originel nous renvoie à la violence contemporaine des sociétés, au péril des guerres et des meurtres généralisés sur la planète.
Scarlatti fait de Caïn un personnage trouble,- comme tous les bourreaux à l'opéra : humain et même touchant car traversé et rongé par la culpabilité et le sentiment d'être maudit. Il est bien par ce sentiment profond, primordial, le père de l'humanité : la jalousie obsessionnelle porte à la folie criminelle qui mène à la haine et à la violence, deux actes que l'humanité n'a toujours pas résolu et qui la mène à sa perte.

APPROFONDIR : le dossier Caïn et Abel de CLASSIQUENEWS



La question est trop intense pour avoir été davantage traitée à l'opéra ou au théâtre : l'homme en société est condamné à s'autodétruire. Au XIXè, Rodolphe Kreutzer compose son propre drame romantique mais en l'intitulant La MORT D'ABEL (1810 – 1825), le compositeur parisien a changé de point de vue. Néanmoins, le vrai sujet de la partition demeure l'inéluctable désir de meurtre. Un sujet originel qui reste contemporain. Il n'est que de constater l'échec des démocraties à juguler la maffia, la criminalité, la délinquance, … et surtout la « rééducation » des êtres par la prison. S'il y avait une conscience plus collective qu'individuelle, l'homme pourrait être sauvé. Voilà pourquoi il est en définitive moins évolué que l'animal, et inéluctablement invité à périr par lui-même.

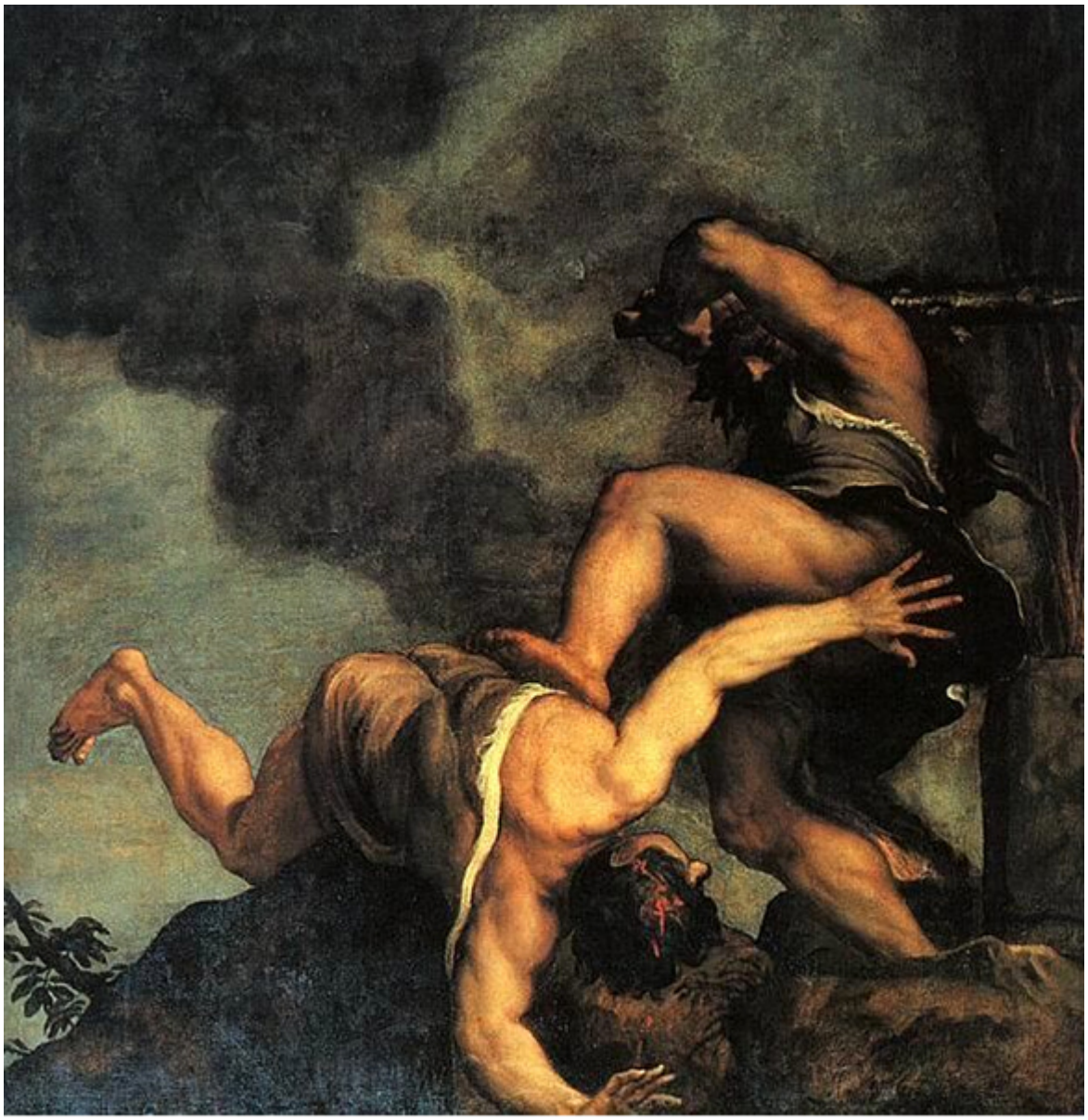
Le premier homicide est comme Don Giovanni (la pulsion du désir qui fait éclater l'ordre social) ou Orfeo (l'impossible maîtrise des passions), un thème qui plonge aux origines de notre humanité. Le sujet s'inscrit dans la fibre de la société moderne, revêtant une dimension actuelle contemporaine qui névrotique, interroge depuis Alessandro Scarlatti, donc le XVIIIè (premier baroque) notre identité propre au XXIè. Il est étonnant que des génies de l'opéra ou de l'oratorio, tels Haendel, ou Rameau en France, ne se soient pas emparé de ce sujet qui illustre la violence et la haine dont l'homme est capable. Ce questionnement nous renvoie à notre échec humain, aux guerres et aux scandales, aux crimes et aux malversations qui ne cessent d'alimenter l'actualité.

LE MEURTRE ORIGINEL

La Genèse établit le crime et la jalousie aux début de l'histoire humaine.

Le meurtre d'Abel par son frère Caïn fascina un siècle (début

du XVIIIè) épris de questions théologiques. Ce premier meurtre engendre l'Humanité, inscrivant la figure ambiguë de Caïn comme le père de la civilisation. Dieu éprouve Caïn, mesure sa propension à la violence. Il dévoile ce qui est aux origines de l'homme : le désir de meurtre.
Après Moses und Aron, le metteur en scène Romeo Castellucci revient à l'Opéra de Paris dans cet oratorio dont il explore la dimension métaphysique, ciblant l'œuvre du mal dans le projet divin. Contradictoirement à son sujet, la musique de Scarlatti évoque le fratricide avec une douceur équivoque, « comme une fleur de la maladie ». Proche des sepolcri viennois du XVIIè, l'oratorio de Scarlatti analyse le sujet central à travers de sublimes portraits musicaux, ceux du couple originel, Adam et Eve, confrontés à la violence de leur fils Cain… Les allégories divine et infernale sont également présentes, pilotant l'action en une confrontation de plus en plus tendue, âpre, jusqu'à son terme tragique. + D'INFOS sur le site de l'Opéra national de paris (avec entretien vidéo – court, du metteur en scène Roméo Castellucci : https://www.operadeparis.fr/saison-18-19/opera/ilprimoomicidio#gallery



Cain tue Abel (par Tiziano, Venise, San Giorgio Magiore, DR)

_____
_____

Compte-rendu, concert. La

Roque d’Anthéron, le 10 août 2018. Mozart. Schumann. Guy. L.Vogt. Royal Northern Sinfonia.

Compte-rendu, concert. 38ème festival de la Roque d’Anthéron. Parc du Château de Florans, le 10 août 2018. Mozart. Schumann. Beethoven. François–Frédéric Guy. Lars Vogt. Royal Northern Sinfonia. Les aléas climatiques rares mais sévères ont conduit le festival à annuler la nuit Beethoven du 9 août. Mais le courage de **Lars Vogt** est si grand qu’il a convaincu son orchestre de jouer le 10 août, le concert prévu et de rajouter les deux Concertos de Beethoven prévus la veille. Il y a donc eu deux concerts se suivant, permettant d’écouter trois concertos de piano parmi les plus difficiles et la pénultième symphonie de Mozart. Détailler toutes les interprétations serait fastidieux à lire. Je me contenterai donc de l’impression générale de chaque œuvre. Mais avant tout je dois dire que je n’ai jamais ressenti quelque chose de comparable lors d’un concert. Car ce soir dès les premières notes j’ai été traversé par un sentiment de vivre un moment aussi exceptionnel que dangereux, et ce sentiment d’urgence ne m’a quitté qu’avec les dernières notes du concerto l’Empereur. Et jamais je n’ai ressenti autant de plaisir lors d’un bis alors que souvent je les trouve superflus ou même impudiquement voir irrespectueusement réclamés.

Concert de Titans à La Roque

Le **Royal Northern Sinfonia** installé et accordé, **le chef Lars Vogt** entre, l’allure sportive est décidée, sans estrade, il dirige à main nue. Nous voyons un chef très proche de son orchestre, vigilant à s’adresser à chacun en permanence. La

réactivité de l'orchestre britannique est sensationnelle, chacun semblant sur le qui vive. Depuis trois ans le travail entre le chef et l'orchestre est palpable. Leur interprétation de **la célébrissime 40ème symphonie de Mozart** débute avec une grande précision spatiale permettant une écoute attentive de tous les plans. La fermeté et l'énergie déployée par le chef allemand font grande impression et la majesté de ce premier mouvement, la belle charpente et la superbe structure se déploient parfaitement. Le deuxième mouvement, Andante, s'assouplit et chante superbement. Par contre j'ai trouvé que le traitement un peu ferme de Lars Vogt, son sens des accents et la fermeté de sa main réussissent moins dans le Menuet, trop brutal, et le final manque de légèreté comme d'allant naturel. Mais l'orchestre est superbe de timbres, tout du long.



Pour **le Concerto de Schumann**, **François-Fréderic Guy** rentre en scène concentré et souriant. Le regard entre le chef et le soliste évoque d'emblée confiance et admiration réciproque. Lars Vogt dirige avec une énergie non mesurée et fait un lien constant entre chaque instrumentiste et le soliste. Leur interprétation de ce concerto sera hors normes. L'énergie partagée entre Guy et Vost est admirable et le premier mouvement avance à grande vitesse sans jamais mollir. L'intermezzo est souple et allant, comme une détente bienvenue. Les belles phrases des cordes, particulièrement celle des violoncelles, sont sublimes avec les commentaires émus du piano de Guy. La construction chambriste est absolument parfaite. Le final est vivifiant et la puissance inhabituelle donnée à ce mouvement fait grande impression sur le public. Pourtant les moments d'effusions lyriques sont présents et le dialogue avec l'orchestre est émouvant, les doigts de Guy sachant alterner grande puissance et douceur ineffable. Cette très belle

interprétation a un succès retentissant et François-Frédéric Guy revient pour un bis de Brahms tardif… un Intermezzo interprété avec beaucoup de sensibilité.

Après l'entracte nous avons donc une nouvelle configuration avec **Lars Vogt** en démiurge qui dirige et joue **le 3ème et le 5ème concerto de Beethoven**.
Certes Vogt n'est pas le premier à diriger du piano les concertos de Beethoven mais la manière du chef allemand, pleine de musicalité est aussi habitée par une urgence communicative. Le fait que le concert de la veille soit donné, en ce qui concerne les deux concertos ce soir, rajoute au challenge. Le troisième concerto est très facile d'écoute car traversé par une évidence de beauté sans conflits. Il est comme une charnière entre les premiers post mozartiens, et les deux suivants plus révolutionnaires.



Même si des moments plus douloureux affleurent, Beethoven sachant sa surdité installée et évolutive il demeure aimable et séduisant le plus souvent. La beauté du tutti d'introduction est faite d'énergie et de souplesse, sorte de caractéristique de la musicalité de Lars Vogt. L'entrée du piano est bien entendue facilitée par le fait d'avoir un pianiste-chef en terme de phrasé et d'élan mais la concentration n'est pas totalement au rendez vous immédiatement. Pourtant rapidement tout avance facilement Vogt ne se levant que lors des tutti et dirigeant d'un geste ou du regard avec beaucoup d'efficacité dès que ses doigts sont libres. Les départs seuls de l'orchestre sont parfois un peu abruptes (cors) mais le premier violon fonctionne comme un chef d'attaque très efficace. La connexion du regard entre le pianiste et l'orchestre est très efficace. L'andante a la subtilité attendue avec un dialogue chambriste entre le basson, la flûte, le piano et les pizzicati, tout cela est de toute

beauté. Le rondo final avance vers sa lumineuse conclusion avec beaucoup de brillant et d'élan. Le public exulte devant cette interprétation si fermement tenue.

Le Concerto l'Empereur est le plus exigeant de Beethoven, celui qu'il n'a pas pu jouer ni diriger, mais qui demande tant sur tous les plans. La question de l'entente du pianiste et du chef ne se pose pas, les moments de grande fusion sont très réussis et l'écoute mutuelle va de soi. Pourtant ce concerto nous convainc moins avec un chef-pianiste. En effet l'attention de l'écoute se porte sur les éléments de phrasé qui ne sont pas poussés à fond quand la phrase orchestrale et pianistique et inversement se complètent ou se superposent. C'est peu de choses mais cela mérite d'être signalé. Tout ceci n'a pas entaché l'immense privilège que nous a offert Lars Vogt musicien complet, sorte de démiurge, capable de gérer parfaitement sa partie de piano, la relance de l'orchestre et ses tournes de page sur sa tablette. La performance laisse sans voix et Vogt est irrigué de musique, la partage avec la même énergie au piano comme en dirigeant. La version chef-pianiste est très intéressante et ce soir tout à fait enthousiasmante, mais ne saurait supplanter celle avec deux entités distinctes. En tout cas il faut un musicien d'une trempe exceptionnelle et ce soir Lars Vogt, par son brio, a été l'homme de la situation. Cette nuit des concertos restera dans les mémoires comme incroyablement riche et stimulant. « Ce soir, 3 concertos sinon rien ».

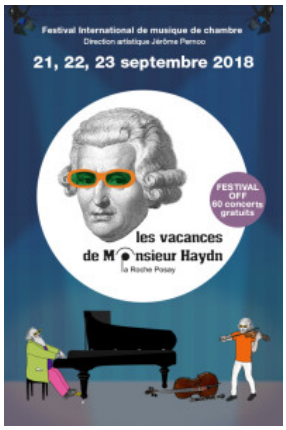
Il n'y a qu'à La Roque que de tels défis sont possibles avec ce panache et cette bonne humeur ! Le bis si réconfortant annoncé par le démiurge Vogt : « Bonne nuit de Janacek »… ne pouvait mieux être choisi ni interprété. Merci à la pluie ! Mais surtout a Lars Vogt et son extraordinaire orchestre de Sage Gateshead !

Compte rendu concert. 38ème festival de la Roque d'Anthéron. Parc du Château de Florans, le 10 Aout 2018. Wolfgang Amadéus Mozart (1756-1791) : Symphonie n°40 en sol mineur K.550 ; Robert Schumann (1810-1856) : Concerto pour piano en la mineur Op.54 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Concerto pour piano et orchestre n°3 en ut mineur Op.37 ; Concerto pour piano et orchestre n°5 en mi bémol majeur Op.73 « L'Empereur » ; François –Frédéric Guy , piano (Schumann) ; Lars Vogt, piano (Beethoven) ; Orchestre Royal Northern Sinfonia ; Direction : Lars Vogt. Illustration : © Christophe Gremiot – double portrait : © Getty / ©MaxPPP -La Roque d'Anthéron 2018

Lien pour écouter ce fabuleux concert sur France-Musique :

https://www.francemusique.fr/emissions/le-concert-du-soir/elgar-schumann-mozart-par-francois-frederic-guy-le-royal-northern-sinfonia-et-lars-vogt-63886

Entretien avec Jérôme PERNOO, directeur artistique du Festival LES VACANCES DE MONSIEUR HAYDN



Entretien avec Jérôme PERNOO, directeur artistique du Festival LES VACANCES DE MONSIEUR HAYDN. Il porte depuis sa création, la cohérence du Festival à La Roche Posay, **Les Vacances de Monsieur Haydn** : le violoncelliste **JÉRÔME PERNOO** explique la singularité du cycle de concerts le plus captivant de la rentrée : éclectique et pourtant resserré sur le chambrisme le plus exigeant, ouvert, accessible, facile. Chaque mois de septembre, une colonie d'instrumentistes inspirés jouent la carte de la musique de chambre, célébrant le génie inventif de Joseph Haydn, mais aussi des compositeurs qui ont prolongé son art de la nuance et du dialogue. Dont évidemment l'actuel auteur en résidence, Charly Mandon. Cette année, pendant 3 jours, **la 14è édition se déroule les 21, 22 et 23 septembre 2018. Entretien avec Jérôme PERNOO, directeur artistique du Festival.**

CLASSIQUENEWS : Comment se déroule le festival ?



Jérôme Pernoo : Les Vacances de Monsieur Haydn est un festival avant tout convivial, accessible à tous, construit autour de huit concerts dignes des plus grandes salles, avec des solistes du plus haut niveau. On y écoute des œuvres du grand répertoire classique ou romantique mêlées à des œuvres d'un compositeur en résidence qui est présent sur le site. Autour de cela bouillonne un festival « OFF » à partir de 10h

du matin jusqu'au soir, avec 60 concerts gratuits donnés par de jeunes musiciens durant tout le week-end. Le festival investit tous les lieux de cette charmante ville d'eau qu'est La Roche-Posay.

CLASSIQUENEWS : Quels sont les critères artistiques qui assurent à la programmation sa cohérence et sa singularité ?

Jérôme Pernoo : Avant tout, l'excellence des musiciens ! Ce sont des personnalités fortes, que j'ai pu rencontrer ici et là dans le monde au cours de mes propres tournées… Le festival est le lieu où je réunis mes plus belles rencontres de par le monde. Le résultat donne un cocktail inédit et délectable ! Puis je choisis un thème musical qui convient aux musiciens que j'invite (cette année, par exemple, j'ai réservé la musique de Brahms à Nicholas Angelich et Jérôme Ducros car c'est vraiment un répertoire dans lequel ils sont particulièrement extraordinaires.)
Enfin, j'invite un compositeur vivant qui nous offre un panel de toute son œuvre et, surtout, qui rencontre le public, qui montre que cette musique est bien vivante et qu'aujourd'hui il y a beaucoup de nouveautés en classique, très heureuses ! Cette année c'est Charly Mandon qui sera le compositeur en résidence.

CLASSIQUENEWS : Quels sont les 2/3 temps forts de l'édition

2018 (ceux en particulier, emblématiques de votre ligne artistique) ?

Jérôme Pernoo : Assurément, il ne faudra pas manquer le concert du vendredi soir 21h avec le Quatuor opus 25 de Brahms, dont le finale vous entrainera dans sa ferveur tzigane ! C'est un immense chef-d'œuvre. Que vous soyez amateur de musique ou totalement néophyte, vous êtes certains de passer un moment qui va vous transporter. C'est à ça que sert l'art !

Ne manquez pas non plus le concert de dimanche midi : vous y entendrez une version exceptionnelle des fameuses Danses hongroises de Brahms. Et, évidemment, le concert de clôture à 18h30 qui est toujours plein de surprises – et compatible avec le dernier train pour la capitale :-).

CLASSIQUENEWS : Quelle est l'expérience que vit le festivalier à chaque édition ? En particulier, quelle expérience vit chaque jeune au sein du festival ?

Jérôme Pernoo : Pendant tout le week-end, de 10 heures à 23 heures, les festivaliers vont d'un lieu à l'autre, d'une découverte musicale à l'autre, font une pause au « Haydn café », au village, sur la place centrale. Autour d'un verre, ils y rencontrent et échangent avec les musiciens et les autres festivaliers. Les jeunes de l'école et du collège sont heureux de retrouver et d'écouter les musiciens, parfois à peine plus âgés qu'eux, qui leur ont rendu visite dans leurs établissements scolaires pendant la semaine qui précède.

CLASSIQUENEWS : Pourquoi avoir choisi un compositeur contemporain en résidence ?

Jérôme Pernoo : Il se passe en ce moment un phénomène passionnant avec la nouvelle musique classique. De plus en plus, les compositeurs s'affirment dans ce XXIe siècle comme des créateurs de beauté, d'harmonie, d'histoires sensibles ou émouvantes. C'est nouveau et ça ne ressemble plus du tout à ce que le public entend par « musique contemporaine ». Il est donc surpris, heureusement étonné, et friand de nouveautés ! Le fait d'avoir un compositeur en résidence permet – en plus d'écouter ses œuvres – de le rencontrer, d'échanger, de discuter… Cela permet aussi de le faire intervenir dans les écoles. C'est une chance pour le public comme pour les interprètes de côtoyer de si près ces artistes.

CLASSIQUENEWS : Pouvez-vous nous donner quelques clés pour mieux comprendre la musique du compositeur en résidence ?

Jérôme Pernoo : La musique de Charly Mandon parle d'elle-même. Nul besoin d'explication pour la comprendre ou la partager. Charly est quelqu'un de très cultivé et assez savant pour transmettre son regard sur le monde. Vous le comprendrez sans avoir de clés car rien n'est verrouillé, rien n'est codé. Cela fait partie de mes exigences en tant que directeur artistique lorsque je choisis un compositeur : la musique (et l'art en général) appartient à tout le monde. Même si les connaisseurs trouvent dans les œuvres une source inépuisable de liens, de références, de niveaux de lecture, les amateurs non éclairés doivent pouvoir être simplement séduits (parfois saisis !) par une beauté dont la construction leur échappe. La seule chose

importante est qu'ils y trouvent du plaisir. C'est le sens profond de ce que nous faisons à La Roche-Posay.

Propos recueillis en août 2018



Les Vacances de Monsieur Haydn. 21,22,23 sept 2018. BRAHMS, HAYDN et CHARLY MANDON… 3 jours de musique de chambre, décomplexée, accessible pour tous à La Roche Posay

---

Plus d'infos ici :
https://www.lesvacancesdemonsieurhaydn.com/festival

LIRE aussi notre présentation générale des Vacances de Monsieur Haydn 2018
http://www.classiquenews.com/les-vacances-de-mr-haydn-les-2122-et-23-septembre-2018/

ENTRETIEN AVEC THIERRY MEIGNEN / La Symphonie sur l’Herbe au Blanc Mesnil.

ENTRETIEN AVEC THIERRY MEIGNEN / La Symphonie sur l’Herbe au Blanc Mesnil. Entretien avec Thierry Meignen, Maire du Blanc-Mesnil (Seine-Saint-Denis). Démocratiser la musique classique n’est pas un vain mot ni un défi de pacotille… c’est selon le vœu du Maire du Blanc-Mesnil, une volonté sincère née de la constatation que le classique fait partie intégrante de notre quotidien, que la musique classique comme la culture en général, favorise le lien social. Pour l’élu, Maire du Blanc-Mesnil et député européen, il s’agit donc de rétablir un lien naturel, réconciliant populaire et excellence artistique. Voilà en engagement exemplaire qui fait bouger les lignes et démontre clairement que la culture et le classique ne sont pas réservés à « l’élite ». Concrètement, l’équation est réalisée le temps d’un festival unique, en particulier lors d’une soirée de plein air, ce 31 août : « La Symphonie sur

l’herbe », événement exceptionnel, gratuit, ouvert à tous, dont le programme et les artistes invités incarnent l’exigence artistique qui conditionne la cohérence et la haute valeur de l’événement. Chaque spectateur y vit une expérience propice à l’enrichir dans le partage et l’ouverture aux autres.

CLASSIQUENEWS : ***En quoi l’événement La Symphonie sur l’Herbe est-elle emblématique de votre politique culturelle d’une manière générale ?***

Thierry Meignen : Nos manifestations culturelles se veulent accessibles, ouvertes à tous et exigeantes dans l’approche artistique. Nous voulons donner le meilleur aux habitants du Blanc-Mesnil et donner une autre image de la Seine-Saint-Denis au delà de la caricature qui lui est régulièrement faite. Notre volonté est d’aller à la rencontre des habitants du Blanc-Mesnil et des Séquano dyonisiens sur leur lieu de vie. Nous avons décidé d’ancrer la pratique culturelle sur le territoire, de favoriser la transmission entre les générations et de s’adresser à un public le plus large possible.
Symphonie sur l’Herbe, c’est cette alchimie, un concert gratuit, en plein air au pied du plus grand ensemble Urbain de la Ville rassemblant plus de 5000 personnes de toutes les générations pour un spectacle inédit. Au Blanc-Mesnil la culture est partout, à la portée de tous. Apporter la musique classique dans les quartiers populaires était un défi et nous sommes entrain de le relever.

CLASSIQUENEWS : *Sur la place de la musique classique précisément, quel est le rôle que vous imaginez pour le classique dans la société ? En quoi le déroulement de cette soirée unique (c'est à dire la grande soirée symphonique du 31 août) illustre-t-elle votre conception ?*

Thierry Meignen : Nous avons trop souvent une vision réductrice de la musique classique alors que celle-ci fait partie de notre univers commun. La musique classique nous entoure, que ce soit dans des musiques de films ou des musiques de publicité, mais également dans l'univers du sport. La musique classique nous rappelle notre histoire commune, sa beauté transcende et permet aux spectateurs de rentrer en communion le temps d'une soirée.





La musique classique a inspiré de nombreux courants musicaux comme le Jazz. Cette soirée a vocation à parler à tous les publics, que ce soit aux fins connaisseurs qui pourront entendre des œuvres de Rossini ou de Rachmaninov aux plus néophytes qui reconnaîtront la musique de Star Wars ou les grandes valses de Strauss. Chaque spectateur pourra trouver son bonheur et découvrir des adaptations musicales variées.

CLASSIQUENEWS : *Si l'on se met à la place du festivalier / spectateur, que vit-il pendant le déroulement de ce concert unique ?*

Thierry Meignen : Le cadre bucolique du Parc Urbain du Blanc-Mesnil au cœur d'un écrin de verdure de plus de 24 hectares vous plonge déjà dans une ambiance sereine et propice à la découverte artistique. Le public assis dans l'herbe sous les étoiles est mis en condition pour vivre une soirée délicieuse. L'essence de ce spectacle est de vivre et partager des émotions qui se mélangent, de la beauté des voix humaines, en passant
par la nostalgie des airs entendus dans l'enfance. Le spectateur ne peut rester insensible devant tant de beauté et de grâce. L'auditoire apprend également beaucoup de choses lors de ce spectacle expliqué par le chef d'orchestre qui rend ce concert si particulier. L'adage régulièrement entendu « La musique adoucit les mœurs » est vraiment vécu lors de cet événement exceptionnel.

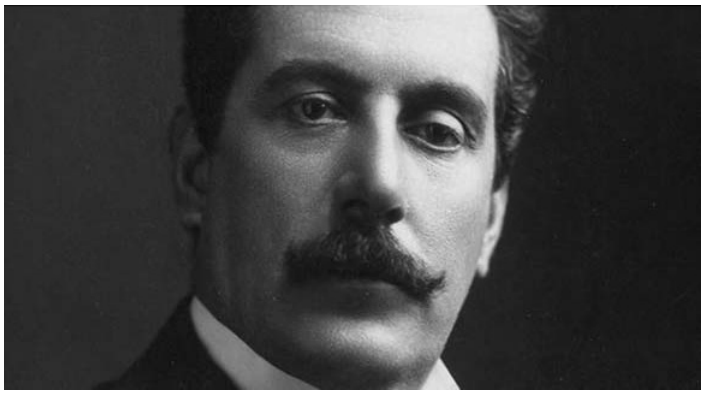
Propos recueillis début août 2018

BLANC-MESNIL, La Symphonie sur l'Herbe, festival exceptionnel, du 31 août au 2 septembre 2018. Grande soirée symphonique et lyrique le 31 août 2018, Parc urbain du Blanc Mesnil, à partir de 20h45. Orchestre symphonique dirigé par Jérôme Pillement, musiciens et artistes tels Julie et Camille Berthollet (violon et violoncelle), Peter Bence (piano), Lucienne Renaudin-Vary (trompette), Julie Depardieu, …
PLUS D'INFOS sur le site de La Symphonie sur l'herbe : https://symphoniesurlherbe.fr

LIRE aussi notre présentation générale du Festival La Symphonie sur l'Herbe au Blanc Mesnil (détail du programme de la soirée exceptionnelle du 31 août 2018).
http://www.classiquenews.com/blanc-mesnil-symphonie-sur-lherbe/

Compte-rendu, opéra. SANXAY, le 9 août 2018. Puccini :

Tosca. Hull / Vizioli



COMPTE-RENDU, opéra. Sanxay. Théâtre gallo-romain, le 9 août 2018. Puccini : Tosca. Anna Pirozzi, Azer Zada, Carlos Almaguer. Eric Hull, direction musicale. Stefano Vizioli, mise en scène. C’est avec un plaisir non dissimulé que nous retournons une nouvelle fois dans les ruines du théâtre gallo-romain de Sanxay pour retrouver **les Soirées Lyriques** à l’occasion de leur 19e édition et du retour à l’affiche de la Tosca puccinienne après 14 ans d’absence.
Ces retrouvailles doivent pourtant se mériter, car le ciel déjà chargé en début de soirée, déverse soudain des trombes d’eau sur le site moins d’une demi-heure avant le début de la représentation, faisant planer l’ombre d’une annulation pure et simple de cette première.



Tosca à Sanxay, par notre envoyé spécial Narcisso Fiordaliso

Bellissima Tosca

Heureusement, l'averse n'est que de courte durée, les nuages finissent par se dissiper, et le spectacle est finalement maintenu, pour la plus grande joie des spectateurs.
Comme pour la Flûte Enchantée l'été dernier, la mise en scène a été confiée à **Stefano Vizioli**, qui a imaginé un décor unique composé d'un grand mur noir sur lequel sont écrits, en immenses lettres d'or, les mots « *Deus Omnis Terra Veneratur* ». Lors de l'entrée de Scarpia, des pans du mur s'ouvrent,

formant une croix, pour livrer passage au chef de la police. Autre image forte, celle du Te Deum, où les choristes, vêtus et cagoulés de rouge, forment autant de figures inquiétantes et spectrales, semblant représenter le désir brûlant et inassouvi du baron.
Les deux actes suivants, de facture plus traditionnelle, racontent l'intrigue telle que le livret la décrit. Notre seul regret concerne les trois accords écrits par Puccini à l'issue du deuxième acte en rapport avec la cérémonie funèbre offerte par Tosca au cadavre de Scarpia, et qui ce soir ne bénéficient d'aucune traduction visuelle. Arpentant fébrilement le mur pendant de longues minutes, Tosca cherche simplement la sortie, proposition manquant selon nous de force dramatique.
Pour le reste, tout fonctionne superbement, une très belle production, sobre et efficace.
Comme toujours à Sanxay, la distribution a été particulièrement soignée par Christophe Blugeon, directeur de la manifestation.



Voilà quatre ans, la soprano napolitaine **Anna Pirozzi** faisait ses débuts en France grâce aux Soirées Lyriques, qui plus est dans son rôle de prédilection : Abigaille dans Nabucco. Elle revient cette année dans le rôle de Floria Tosca, faisant même de cet engagement une histoire de famille : son mari violoniste joue dans la fosse parmi l'orchestre, et sa fille fait partie du chœur d'enfants. Bien entourée, heureuse et sereine, la soprano peut ainsi donner le meilleur d'elle-même dans ce personnage qu'elle connaît bien et dont l'écriture lui tombe dans la voix. Durant le premier acte, elle passe tout naturellement du badinage amoureux à la jalousie à peine contenue, déployant lentement toute l'ampleur de sa grande voix. L'acte suivant, intensément vécu, culmine dans un « *Vissi d'arte* » de haute école, chanté archet à la corde, aigu dardé et pianissimi longuement filés. La dernière partie la

voit tendre et langoureuse, presque aveuglée par l'espoir et se prenant au jeu du simulacre d'exécution, avant de clore la soirée par un « *Avanti a Dio* » fier et insolent, de ceux qui font les grandes Tosca. Une fois encore, la cantatrice transalpine nous confirme sa place au firmament des grandes interprètes de notre époque.

A ses côtés, on découvre le tout jeune ténor **Azar Zada,** originaire d'Azerbaïdjan. Agé de seulement 28 ans, le chanteur révèle des moyens déjà conséquents, à la mesure de son allure, grande et solide. Un peu intimidé à son entrée, il prend peu à peu confiance, notamment grâce au soutien sans faille de sa partenaire et délivre surtout un « *E lucevan le stelle* » de très belle tenue, aigus aisés et nuances amoureusement distillées. Toutefois, on souhaiterait conseiller à cet artiste plus que prometteur de ne pas abuser de rôles trop lourds, le médium semblant déjà parfois plus robuste que de raison et l'aigu manquant ainsi de squillo. Pourquoi ne pas tenter le Duc de Mantoue et Edgardo dans Lucia di Lammermoor ?

Fidèle des Soirées Lyriques, où il interprétait déjà le même rôle voilà 14 ans, **Carlos Almaguer** revêt à nouveau les habits de Scarpia avec bonheur, faisant admirer sa voix généreuse et sonore ainsi que son superbe sens du texte. Seuls des accents parfois trop véristes entachent selon nous ce remarquable portrait, et un « *Ebben* » perfidement susurré pianissimo à l'oreille de sa proie, laisse imaginer ce que pourrait donner une interprétation moins expressionniste de la part du baryton mexicain.

Aux côtés de l'Angelotti convaincant d'**Emanuele Cordaro**, les seconds rôles assurent tous impeccablement leur partie, avec une mention spéciale pour le Geôlier solidement campé par **Jesus De Burgos** et le Berger très poétique du tout jeune **Gaspard Lys**.

Impeccablement préparé, comme chaque année, le chœur du festival ne mérite que des éloges.



A la tête de l’excellent orchestre constitué pour l’occasion, **Eric Hull** convainc par sa direction d’un impeccable professionnalisme, à laquelle manquent seulement des couleurs parfois plus fortes et une personnalité plus marquée pour laisser un souvenir durable. Toutefois, le travail du chef canadien est à saluer.
Encore une magnifique représentation qu’on doit aux Soirées Lyriques de Sanxay. Rendez-vous l’été prochain pour la vingtième édition, un anniversaire qu’on ne manquera sous aucun prétexte.

Compte-rendu, opéra. Sanxay. Théâtre gallo-romain, 9 août 2018. Giacomo Puccini : Tosca. Livret de Giuseppe Giacosa et Luigi Illica d'après Victorien Sardou.
Avec Floria Tosca : Anna Pirozzi ; Mario Cavaradossi : Azer Zada ; Baron Scarpia : Carlos Almaguer ; Cesare Angelotti : Emanuele Cordaro ; Le Sacristain : Armen Karapetyan ; Spoletta : Alfred Bironien ; Sciarrone : Vincent Pavesi ; Le Geôlier : Jesus De Burgos ; Un Berger : Gaspard Lys. Académie de Chant Chœur d'enfants des Soirées Lyriques de Sanxay ; Chœur des Soirées Lyriques de Sanxay ; Chef de chœur : Stefano Visconti. Orchestre des Soirées Lyriques de Sanxay. Direction musicale : Eric Hull. Mise en scène : Stefano Vizioli ; Scénographie : Mauro Tinti : Lumières : Nevio Cavina / illustrations : © Sanxay 2018

L'Affaire Tchaikovski : la sexualité de Piotr Illytch

dévoilée



ARTE, dim 26 août 2018, 00h55. L’affaire Tchaïkovski : Confessions d’un compositeur. On sait à présent que le plus grand génie de la musique russe romantique était homosexuel et sous couvert d’une vie bourgeoise et tranquille, vivait une existence infernale et douloureuse, placée sous le signe permanent du silence, du mensonge, de la dissimulation. Ce tiraillement et cette souffrance confèrent à son oeuvre une tension et une violence, une profondeur et une âpreté singulières que des oeuvres irrésistibles comme son ultime symphonie (n°6 dite « Pathétique ») entre autres expriment directement.
Une évocation des aspects les plus intimes de la biographie de Tchaïkovski, sous la forme d’un étonnant journal vidéo qui dit s’appuyer sur les déclarations et les extraits de son journal intime. Figure majeure du romantisme russe du XIXe siècle, le compositeur Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893) a mené une vie sentimentale dissimulée, interdite, aux antipodes de l’image de héros national que la Russie a donnée de lui des décennies durant.



1877, l’année de rupture (37 ans)… Ne pouvant assumer son homosexualité, il s’engage dans un mariage de convenance (avec Antonina Miliukova, une de ses anciennes élèves qui lui avait écrit une longue lettre enflammée), et vit, tout comme sa jeune épouse (à l’esprit un rien dérangé), un enfer. Leur séjour à Florence témoigne d’un erreur fatale qui tourne au cauchemar. A 37 ans, en 1877, le compositeur qui pensait se sauver de lui-même, doit reconnaître son erreur et la malédiction dont il est la victime perpétuelle… le mariage avait eut lieu le 30 juillet 1877. En septembre, il tente même de se suicider en plongeant dans la Moskova pour essayer de contracter une pneumonie. La séparation des époux est déclarée peu après. Pourtant, l’inspiration ne tarit pas malgré les turbulences traversées et Tchaikovski écrit pour le Théâtre Bolchoï son premier ballet, Le Lac des cygnes, (d’abord un échac à sa création en raison de conditions peu favorables) et surtout son chef d’oeuvre lyrique d’aprèsAlexandre Pouchkine : Eugène Onéguine. Clair ouvrage en résonance avec sa tragédie intime.

Dans le film diffusé sur Arte, ne se satisfaisant guère de ses brèves liaisons avec des hommes, Tchaikovsky a pu laisser libre cours à ses émotions dans sa musique, avec une vigueur toute particulière, signature de son oeuvre.

Le réalisateur Rolf Pleger aime les cas « désespérés » ou romanesques et tragique ; il a précédemment signé un docu sur Wagner (« la folie

Wagner »), s'intéressant à démêler les fils d'une pensée chaotique et passionnée voire radicale et exacerbée, attestant d'une bisexualité plus ou moins assumée.
Le parti de tout filmer à Berlin et à Florence (le cadre du mariage raté), caméra à l'épaule, finit souvent par agacer ; la forme dénaturant le propos ; quand le texte et la vision préférant les « révélations scandaleuses » voire les visions exhibitionnistes, réécrivant parfois l'histoire véritable. Le témoignage des spécialistes tels Philip Ross Bullock, Kadja Grönke, David Garcia, la participation du jeune organiste Cameron Carpenter au look rock, ajoutent aux commentaires souvent fantaisistes. Pas sûr que Tchaikovski y gagne réellement quelque chose sinon l'étoffe d'un musicien à la sexualité certes maudite mais épineuse et destructrice. Qui peut savoir qui était réellement Piotr Illytch ? Et comment vivait son identité sexuelle ?

_____

Réalisé en 2015, le film docu de 52 mn a déjà été diffusé sur ARTE en juin 2015.

COMPTE RENDU, opéra. ORANGE, Chorégies, le 31 juillet 2018. ROSSINI : Le Barbier de Séville



COMPTE RENDU, opéra. ORANGE, Chorégies, le 31 juillet 2018. ROSSINI : Le Barbier de Séville. Carrément drôle. Un Barbierde qualité. Au carré. Sinon une coupe au carré, un Barbierau carré, au sens mathématique, dont la puissance se multiplie par elle-même, ici par ce que nous appelons en littérature et en art une mise en abyme, l'incrustation d'une réplique plus petite du même dans son double plus grand : théâtre dans le théâtre et cinéma dans le cinéma. L'immense plateau d'Orange contient un plateau de cinéma filmant en live un Barbiere di Siviglia qui se projette en même temps, in situ, sur l'écran du mur de scène côté cour. Ajoutons les caméras de la télévision qui filment l'ensemble et souvent les chanteurs acteurs du vrai film se regardant jouer les uns les autres. C'est un vertigineux et virtuose jeux de miroirs et d'images tel que l'invente le génie du Don Quichotte de Cervantes, qui aurait fasciné Umberto Eco. Et cela, contrairement à tant de mises en scènes prétendument modernes qui torturent le texte et le contexte, toute cette complexité de construction semble couler de source et dans un respect absolu de la musique (à quelques retouches près) et, comme à Orange, on a le privilège d'entendre et de voir la musique se faire sous nos yeux et oreilles dans l'immense fosse orchestrale ouverte, c'en est une exaltation, une sublimation voluptueuse autant qu'intellectuelle. Une réussite.

Le Barbier de Séville fait une entrée réussie à Orange pour les Chorégies 2018, premier acte de l’ère JP Grinda…
BRAVO, BRAVISSIMO



L’œuvre

C’est une histoire espagnole imaginée par un Français, immortalisée en musique par un Italien en 1816. Le Barbier de Sévilleou La Précaution inutile, écrit par Beaumarchaisen 1775, s’inspire de Molière et sonÉcole des femmes,qui s’inspire du théâtre espagnol. C’est une pièce prérévolutionnaire. Figaro, même s’il n’est pas encore le rival plébéien du Comte comme dans le futur Mariage de Figaromais seulement son valet complice, a déjà une importance et une joyeuse impertinence qui lui donnent le premier rôle, le rôle-titre, joli renversement de la hiérarchie sociale : le valet passe devant le maître, le roturier devant le noble, s’affiche.

La précaution inutile,‘l’inutile precauzione’, des sous-titres, c’est celle du tyrannique patriarche, battue en brèche par l’obstination amoureuse du Comte Almaviva, les ruses de Figaro, le triomphe enfin de Rosine sur le barbon jaloux qui la cloître et convoite : c’est le complot des jeunes, la révolte surtout de la femme contre la loi patriarcale des vieillards détenteurs du pouvoir, révolution des femmes ratée en 1789, frustrées du suffrage universel, et même aujourd’hui pas entièrement aboutie pour ce qui est de l’égalité et de la parité.

Beaumarchais, de retour d’Espagne, en avait fait d’abord une sorte de tonadilla, petite œuvre lyrique espagnole typique, parlée, chantée, dansée, le pendant musical de l’univers joyeux des tapisseries de Goya. L’échec de son espagnolade amena Beaumarchais à en faire la comédie de Figaro qui se mit en quatre (quatre actes et non cinq, échec de la première mouture) pour plaire.

Le célèbre compositeurGiovanni Paisielloen avait déjà tiré un célèbre opéra, Il barbiere di Sivigliaen 1782 ; on l’estimait indépassable. Le jeune Rossini s’attaque à gros en défiant ce succès : on le lui fait payer lors de la première en 1816, un

échec comme la première version de Beaumarchais. Une cabale s'était liguée contre lui, des incidents fâcheux jalonnèrent la représentation : Manuel García, qui, en bon Espagnol s'accompagnait à la guitare pour la sérénade ou, plutôt, l'aubade du Comte Almaviva pour éveiller Rosine, cassa une corde ; la basse jouant Basile se cassa le nez, du moins saigna d'une chute ; un chat traversa malencontreusement la scène, faisant miauler la salle de rire où il y en avait bien plus d'un.

Clins d'œil hispaniques

_____

_____

Mais vite, la vivacité, l'inventivité, la virtuosité vertigineuse de cet opéral'imposèrent sans contestecomme le chef-d'œuvre de l'opéra-bouffe.À une oreille hispanique, par ailleurs spécialisée en tonadillas et zarzuelas, son rythme crépitant, pétille d'identifiables cadences espagnoles sans doute soufflées ou écrites par le grand chanteur et compositeurManuel García, père des fameuses Malibran etPauline Viardot,dont on a lieu de croire qu'il participa à cette œuvre rapide (quinze jours) au-delà d'une première ouverture perdue : la strette de l'air d'entrée de Figaro« bravo, bravissimo fortunatissimo », a le martelé d'un zapateadoendiablé, l'indication de sa boutique « cinque parrucche » devient un dansable boléro, sans parler de celui explicite du chœur du vaudeville final dont on s'étonne que le programme le présente comme…une polonaise. Mais Rossini, faut-il le rappeler, était le mari de la cantatrice espagnole Isabel Colbrán, et a composé au moins deux vertigineuses chansons espagnoles.

RÉALISATION

_____

_____

On entre dans le grand théâtre antique et l'on découvre, sur la scène, le théâtre moderne, disons le cinéma, studios de Cinecittá, où se presse et s'empresse un flux innombrable de machinistes, de techniciens, affairés déjà à monter, peindre, placer un décor, régler des lumières, manœuvrer les projos, les caméras, le moniteur de contrôle, la machine à ventilo, à brouillard ; les preneurs de sons tendent la perche et nous, l'oreille, tout ce monde s'interpelant à grands renforts de cris pour s'entendre : la fièvre bruyante d'un tournage. Au milieu, capitaine dans la houle de la foule, le metteur en scène portevoix à la main pour lancer ses ordres et intimer silence, n'usant guère son fauteuil pliable à son nom, sauf pendant les prises, qui seront annoncées, numérotées pour le montage, acte par acte, scène à scène, par le clap.
À jardin, une caravane tenant lieu de loge pour les acteurs qu'on verra de temps en temps s'y faire maquiller, habiller, des porte-manteaux des costumes, scripte attentive au jeu son tableau et crayon à la main. À cour, une immense Cadillac arrive, phares allumés : les chanteurs vedettes en sortent, jouant le stars, **Sempey** assailli d'une nonne chasseuse d'autographe, de paparazzi, glamour d'**Olga Peretyatko**, saluant de la main à la diva en ondulant des hanches ; une buvette à lampions, un juke-box lumineux, un baby-foot, bonne humeur italienne au son de tubes des années 50/60 : Volare, Nel blu dipinto di blu, (1958) pour la couleur locale, un peu de twist (début 60) pour l'internationale. Fétiches de ces années 60, une Fiat 500 rouge (créée en 1957), déboulera, bourrée comme un œuf et nous aurons aussi l'italianissime Vespa de Figaro.
Scène des plus drôles, secret de derrière la caméra qui nous est révélé : Figaro et le Comte, partant en trombe sur la

Vespa immobile tandis que défile, derrière eux, à toute allure, le film de la route supposée parcourue, que le ventilo souffle sur leurs cheveux pour donner l'illusion du vent de la vitesse, avec le magique résultat, sur l'écran du mur où se projette le film, d'une course poursuite à laquelle nous habitue la magie fabriquée du cinéma.
Le cinéma est une industrie qui tourne à plein à cette belle époque, âge d'or du cinéma italien et l'on voit déambuler des figurants d'autres tournages, gladiateurs, religieuse, curé, un délicieux ragazzoserveur de café et enfant de chœur espiègle. Pendant l'entracte, le spectacle continuera, comme à l'époque, sur scène, par une pub que l'on filme, un péplum, théâtre antique oblige, une bimboCléopâtre vantant un produit, tous charmes et voiles dehors.
Avant même que ne commence l'opéra, sur le plateau, c'est tout l'apparent désordre effervescent italien qui se résout toujours, quand on le connaît bien, par une miraculeuse et efficace improvisation de dernière minute sur le fil, désordre plutôt présidé, secrètement, par un ordre supérieur sous la brouillonne apparence de bricolage à donner des boutons aux sérieuses gens du nord. On imagine facilement aussi que le montage d'un opéra de ce type en son temps devait relever aussi de cette joyeuse, nerveuse et incernable agitation créatrice.
Le décor (Adriano Sinivia et Enzo Ioro) de l'opéra lui-même, est constitué de quelques modules simples astucieusement mobiles, déplacés à vue en fonction de leur fonction : façade de la maison de Bartolo et Rosina, place publique, puis, retournés, intérieur de l'appartement : endroit et envers du décor, littéralement, sous nos yeux. Les costumes sont également d'Enzo Ioro (qui campe par ailleurs un Ambrogio hilarant) référant aussi aux années 60, et l'on pense aux films joyeux de Vittorio de Sica, avec leur amour, humour et fantaisie même si la trogne de Berta rappelle un peu les remarquables gueules des films tardifs de Fellini, chez qui le drame n'est jamais loin.
On admire comment Patrick Méeüs, dans la complexité de ce

théâtre/cinéma/opéra, réussit à placer des lumières qui servent admirablement ce labyrinthique dispositif scénique à tiroirs. Complétant tout ce jeu sur l'image et sa projection, les vidéos de Gabriel Grinda font écran du mur antique et des décors, les animant du rêve de Figaro (pluie de billets au rythme étourdissant de son zapateado« Bravo, bravissimo… »), clins d'œil rapides au cinéma italien, figurant en gros plan les visages expressifs de certains acteurs, permettant habilement aux lointains spectateurs de voir l'expression physique des chanteurs, visualisant l'effondrement du mur pendant le coup de canon vocal de l'air de la calomnie, la tempête du dernier acte, etc. Et tout cela fait sens sur le son, ravissant les oreilles et les yeux.
On admire l'intelligence des moyens modernes mis au service d'une œuvre qui n'en est pas écrasée mais exaltée dans toutes les dimensions de sa multiple théâtralité. Avec tout ce matériel, ces appareils, tout cet appareillage, aucune lourdeur mais une légèreté brillante, une élégance dans l'humour : rossinienne en somme. Tirant toutes les ficelles de ce complexe édifice, sans parler du jeu d'acteurs digne du meilleur de la comédie italienne, sans un temps mort, Adriano Sinivia signe ainsi une mise en scène digne d'un prestidigitateur. Il nous place dans l'action qui se déroule sous nos yeux et dans les coulisses de l'action, dans l'œuvre finie et fignolée et l'œuvre en train de se faire.
Accourant au proscenium, il lance au chef **Giampolo Bisanti** qui arrive, une alléchante invitation à venir, après le spectacle, partager des lasagnes presque aussi bonnes que celle de sa mamma. Puis il lance : « Azzione ! » et, sur l'ouverture, le générique du film opéra défile sous nos yeux comme se déploie la musique.

INTERPRÉTATION

Canicule. Dans le risque d'un spectacle en plein air, dans les conditions particulières d'Orange, souvent climatiquement difficiles, la justice est de ne pas oublier cette concrète circonstance externe pour juger les acteurs de chair qui jouent un long spectacle soumis à ces rigueurs : climax du climat, de la canicule, en pleine nuit, il faisait encore 35°. C'est pourquoi, on frémit, dans cette chaleur, de voir **Giampolo Bisanti** arriver tout fringant à son pupitre, sanglé d'un seyant costume noir à gilet et, non sans angoisse pour lui qui s'agite, ne s'économise pas, alors que la soif serre nos gorges de spectateurs assis, l'on ne le verra pas une seule fois boire une gorgée d'eau durant tout le spectacle comme tant d'autres, car il n'a même pas la précaution, utile en la circonstance, d'en avoir apporté une petite bouteille. À peine, quelquefois, un mouchoir pour s'éponger le front. Et quelle direction ! Vive, précise, d'une acuité toute rossinienne, énergique, électrisant de sa baguette un Orchestre National de Lyon étincelant, aux pimpants piccolos, aux cordes transparentes miraculeusement pas affectées par la chaleur. Protecteur, il chante tous les rôles et lance d'un doigt, vif comme l'éclair, les départs à chaque interprète dans les ensembles diaboliques de précision de Rossini, galvanise les deux chœurs. L'image même, sonore, de la dextérité éblouissante, visuelle, du metteur en scène. Une rencontre exceptionnelle de la fosse et du plateau.
Participant aux décors, auteur des costumes, comment ne pas saluer **Enzo Ioro** qui joue en plus un Ambrogio domestique stylé et endormi, sauf lorsqu'il intègre les moments de folie de groupe ? Le baryton **Gabriele Ribis** joue un Fiorello solide, meneur de la clique ici tonitruante des musiciens de l'aubade, avantagé par un autre couplet généralement coupé, personnage pas simplement éphémère, intelligemment utilisé par le metteur en scène comme amant ou amoureux de Berta l'esseulée plaintive, qui tire apparemment bien son épingle amoureuse du

jeu tout en ne paraissant que spectatrice, du haut de son chaste balcon, d'un univers érotisé où tout invite à la jouissance, prostituée, maquerelle dépêchant un billet, marin en goguette, intrigues matrimoniales de la maison. C'est, au-delà de toute la machine technique de cette mise en scène, une des réussites de l'intelligence humaine de la mise en scène qui, malgré des allures caricaturales de servante aigrie ou résignée, fait de la solide Berta d'**Annunziata Vestri**, mezzo plus aiguë que Rosina, un vrai personnage existant au-delà de son air unique de laissée pour compte mélancolique.
Don Basilio, personnage d'intrigant inquiétant sauvé finalement de la noirceur maléfique par son opportunisme intéressé comique, est incarné par la basse **Alexeï Tikhomirov**, voix puissante mais son grave extrême manque de timbre : l'effet de la chaleur excessive n'est pas à exclure sur ces malheureux et valeureux chanteurs qui ne sont pas des machines, misère mais grandeur incomparable du spectacle vivant. Par son jeu, sa gestique si italienne (quand il corrige rageusement l'énonciation de son nom par le faux soldat), le Bartolo du baryton bouffe **Bruno de Simone** est digne d'un personnage de comédie italienne parfaitement en place dans un film, à peine regrette-t-on une émission légèrement détimbrée dans la strette véloce de son grand air, mais celui d'Orange, le grand air atmosphérique, permet-il autre chose ? On peut même estimer à miracle que cet opéra, à la délicatesse si fragile, si risquée, qui expose tellement les chanteurs, ait réussi son passage d'entrée dans l'exigeant théâtre antique.
Faut-il attribuer justement aux impressionnantes exigences du lieu qu'il affrontait pour la première fois, à la rudesse des conditions météorologiques, **les flottements d'Ioan Hotea**, remplaçant presque de dernière minute Michaël Spyres, initialement prévu pour le rôle du Comte ? Rien n'est à exclure non plus pour ne pas accabler injustement ce bien jeune ténor roumain qui sauve une ambitieuse production en danger par cette défection. Il est couronné des lauriers de concours internationaux, il a déjà chanté le rôle avec succès

rien moins qu'au Staatsoper de Vienne. Cependant, dans son premier air, fleuri de vocalises charmeuses, son aigu est raide, pincé (le trac ?). La voix s'assouplit dans le deuxième, qu'il entame par le second couplet qu'il répète (« L'amoroso e sincero Lindoro… ») et, dans le jeu théâtral, où il excelle, par la suite, tout passe assez bien dans le feu de l'action. Malheureusement, au nom de la mode actuelle d'une fidélité à l'original de l'opéra (très discutable), à la fin, quand la voix est déjà bien fatiguée, on lui inflige le pensum d'un air (« Cessa di piu resistere…»), interminable et horriblement difficile, inutile à l'action déjà conclue, que Rossini lui-même avait supprimé dès la reprise de son opéra en Italie pour en faire le feu d'artifice final de la Cenerentola. Le malheureux chanteur ne peut plus piquer des vocalises qui sont alors « savonnées » et nous souffrons avec lui.
En effet, comment peut-on prétendre à une fidélité textuelle à la partition quand on oublie que ce rôle même du Comte fut créé par un baryton ténorisant, il est vrai virtuose, qui chantait aussi Don Giovanni, Manuel García ? Ce n'est que la décadence du bel canto entraîné par le wagnérisme et le vérisme que les voix graves devinrent incapables de vocaliser. Mais, pour les voix féminines, depuis le retour à la partition première et au ton originel de Rossini par la mythique Conchita Supervia dans les années 30, la restauration de la partition critique d'Alberto Zedda, reprise par le travail de Claudio Abbado et Teresa Berganzaplus tard, il y a toute une génération de chanteuses belcantistes aux voix graves mais vocalisantes voulues par Rossini qui sont parfaitement à l'aise aujourd'hui dans ce style et couleur de chant. Or, **Olga Peretyatko**, d'une beauté digne d'une star de cinéma, au jeu très fin également, quelles que soient ses indéniables et remarquables qualités est (on ne lui en fera sûrement pas un crime !) soprano et non, comme le requiert la partition (par ailleurs au diapason plus bas à l'époque), mezzo (plutôt mezzo contralto selon la terminologie vocale du temps. Son grave est certes beau mais sa cavatine (« Una voce

poco fa ») est transposée plus haut du mi au fa majeur même si elle semble chanter le reste du rôle dans le ton originel, difficile à identifier dans la rapidité de l'action. Cependant, si cela passe dans les duos avec la voix légère du Comte, avec le solide Figaro de Sempey, le décalage de couleur est sensible, les vocalises, belles mais trop légères manquent de la plénitude charnelle, sensuelle, picaresque, de la Rosine de Rossini qui est loin d'être une oie blanche, mais « une vipère » si besoin comme elle-même se définit.
Figaro arrive pétaradant dans sa Vespa, chasse d'un revers de main le petit moucheron, le fripon petit garçon (trouvaille aussi de la mise en scène, comme le Comte vérifiant sa mine dans le rétroviseur), se met à coller, placarder une affiche, non un placard politique subversif, mais une belle et habile pub pour sa boutique (devenue, à la fin, affiche du film) : l'évidence d'un personnage d'emblée comme son air déjà triomphant, qui tient déjà le haut de l'affiche. **Que dire du Figaro de Florian Sempey** que je n'aie déjà dit dans sa précédente incarnation du rôle dans la version de Pelly ? Il y a des reprises de mises en scène, pourquoi n'oserions-nous pas des reprises de critiques, quand on n'en a aucune à formuler sur un interprète d'exception tant sur le plan scénique que vocal dont il semble faire jeu, se riant des difficultés ?
Sempey fait tellement sien ce rôle qu'on le dirait écrit pour lui. Timbre, couleur, agilité, contrôle de la voix, art de la colorature : il a tout, superlativement, une vitesse d'émission vertigineuse dans le redoutable zapateado de la strette de son air d'entrée, le boléro de son air sur sa boutique, toujours exact. Ajoutons une féconde faconde d'acteur qui ne le cède en rien à celle du chanteur
Figaro est non seulement le moteur central de la pièce mais, à la façon du gracioso, le valet comique de la comedia baroque espagnole, il fait le lien entre la scène et la salle qu'il prend à témoin, soulignant, neutralisant donc, par une palette de mimiques diverses, les incongruités de l'action, comme celle des amants s'attardant à se dire des mamours quand l'action est à l'urgence de la fuite. Il semble également

droit issu, par ses gestes et grimaces d'entente ou désapprobation, d'un film de ce cinéma italien qui avait l'art, sublime en somme, de l'autodérision. Osons le terme : il est époustouflant.

COMPTE RENDU, opéra. ORANGE, Chorégies, le 4 août 2018. ROSSINI : Le Barbier de Séville.

ll barbiere di Siviglia de Rossin aux Chorégies d'Orange
Théâtre Antique
Mardi 31 juillet à 21h30
Samedi 4 août à 21h30
Coproduction Opéra de Lausanne
Mise en scène : Adriano Sinivia
Décors : Adriano Sinivia et Enzo Ioro
Costumes : Enzo Ioro

Le comte Almaviva :Ioan Hotea
Don Bartolo : Bruno de Simone
Rosina: Olga Peretyatko
Figaro : Florian Sempey
Don Basilio : Alexeï Tikhomirov
Berta : Annunziata Vestri
Fiorello: Gabriele Ribis
Ambrogio : Anzo Iorio

Chœur de l'Opéra Grand Avignon
Chef des chœurs Aurore Marchand
Chœur de l'Opéra de Monte-Carlo
Chef des chœurs Stefano Visconti
Orchestre National de Lyon
Direction musicale : Giampaolo Bisanti

_____

Photos : © Philippe Gromelle / Chorégies d’Orange 2018
1. Vespa : Figaro et Comte ;
2. Voyage de noce triomphal en Fiat 500.

_____

ORLEANS, Orchestre symphonique d’Orléans, saison 2018 – 2019



ORLEANS, Orchestre symphonique d’Orléans, saison 2018 – 2019. A seulement 1h15 de Paris, – durée moyenne en train (départ gare d’Austerlitz), Orléans est une ville hautement symphonique, perpétuant localement la riche tradition musicale dont le coeur est son orchestre symphonique, collectif exemplaire qui poursuit une aventure continue (depuis sa création en 1921), dont la nouvelle saison 2018 – 2019 promet de nouveaux superbes instants sonores autant qu’esthétiques. Sous la direction musicale de son chef attitré, **Marius Stieghorst** dont les qualités désormais bien reconnaissables et audibles sont finesse, vivacité, sens des couleurs.

RENTRÉE FESTIVE et proche des publics d’abord, grâce au dimanche 9 septembre de 11h à 19h, place Sainte-Croix, où une journée entière de célébration permettra aux habitants et familiers, curieux et néophytes de rencontrer l’orchestre, ses instrumentistes, son chef. Les musiciens se produiront sous la baguette de Marius Stieghorst à 12h30 et 14h30. Pour la nouvelle saison 2018 – 2019, le chef a élaboré 6 nouveaux programmes particulièrement prometteurs, dont chaque titre et intitulé apporte un élément de réponse, à la fois poétique et parfois interrogatif. La diversité des styles, les programmes éclectiques qui permettent filiations, rapprochements, confrontations élargissent encore les champs de découvertes et de surprises. Découvrir ici les offres et formules d’abonnement de la saison 2018 – 2019, de l’Orchestre Symphonique d’Orléans, permettant de suivre les 6 programmes à l’affiche. Sauf indications spéciales, tous les concerts se déroulent salle Touchard, au Théâtre d’Orléans.



---

6 programmes événements à Orléans
Survol de la nouvelle saison 2018 – 2019 de l’Orchestre Symphonique d’Orléans :

Musique pour Craonne
Samedi 10 novembre (20h30)

Dimanche 11 novembre 2018 (16h)

A l'occasion de l'Armistice de la Grande Guerre, et du Centenaire du premier conflit mondial, l'Orchestre célèbre la mémoire des soldats victimes de la guerre (dont ici le compositeur britannique George Butterworth) ou les auteurs ayant manifesté une opposition fatale contre l'ennemi (Magnard), ou une vive émotion face au cataclysme guerrier (Debussy, qui meurt en mars 1918) : au programme, œuvres pour piano (associant les grand élèves du Conservatoire d'Orléans) et pages symphoniques… Marius Stieghorst propose une immersion dans l'univers sonore de ce mois de novembre 1918 : Butterworth, Debussy (patriotique Berceuse héroïque), Magnard (chant funèbre), et surtout César Franck (sublime Symphonie en ré, son unique offrande au genre orchestral pur, qui est aussi en 1881, la réponse des Français face à la vague wagnérienne sui submerge l'Europe…). **PLUS D'INFOS:**
http://www.orchestre-orleans.com/concert/musique-pour-craonne/

Concert de Noël
Samedi 15 décembre, 20h30
Dimanche 16 décembre 2018, 16h
Eglise Saint-Pierre du Martroi, Orléans

Pour les fêtes de Noël, c'est un superbe programme, à la fois festif et hautement choral qui Marius Stieghorst a conçu pour la fin de l'année 2018. Au programme : Concerto pour 3 trompettes, timbales et continuo, TWV54 : D3 du génie baroque germanique, Telemann ; le motet Alma Dei creatoris KV 277 de Mozart, alors nouvellement affranchi de sa servitude à Salzbourg, à la Cour de l'infect prince archevêque Colloredo (1777). Enfin, un chef d'oeuvre d'élégance et de dramatisme lyrique malgré son cadre et son sujet sacré, la Nelson Mass en ré mineur Hob XXII:11 de Jospeh Haydn, ambassadeur inspiré du raffinement viennois (1798). La Messe est contemporaine de son oratorio La Création, conçue dans une période de grande maturité où le compositeur de retour de Londres où il a été célébré comme un dieu musical vivant, maîtrise parfaitement le genre de l'oratorio anglais. La Nelson Mess développe ce goût sûr du dramatisme subtil et des grandes architecturales chorales, disposant d'un orchestre somptueusement articulé et très allusif. Concert à part, hors abonnement, ouvert à la réservation à partir du 4 décembre 2018… uniquement auprès d'Orléans Concerts, 6 rue Pothier – 45000 Orléans. Bureau ouvert au public de 13h à 18h, du lundi au samedi / Tél : 02 38 53 27 13 – **PLUS D'INFOS :** http://www.orchestre-orleans.com/concert/concert-de-noel-2018/

A la conquête de l'Ouest
Samedi 9 février 2019, 20h30
Dimanche 10 février 2019, 16h

La conquête et l'exploration sonore qui en découle, sont celles du grand ouest américain, celui sublimé par les symphonistes Charles Ives (The Unanswered Question / La Question sans réponse créée dès 1946, révisée en 1984), mais aussi George Gershwin (Lullaby), Erwin Schulhoff (Hot-Sonate pour saxophone soliste : Vincent David), enfin l'incontournable fresque orchestral, Symphonie n°9, dite « du Nouveau Monde » de Dvorak qui la fait créer en décembre 1893, pendant son séjour aux Etats-Unis entre 1892 et 1896.
PLUS D'INFOS
http://www.orchestre-orleans.com/concert/a-la-conquete-de-louest/

Les heures du jour
Samedi 2 mars 2019, 20h30
Dimanche 3 mars 2019, 16h

Sous la direction de Vincent Renaud, chef invité, l'Orchestre Symphonique d'Orléans joue les poètes les plus inspirés et les mieux articulés (en terme de couleurs et de timbres instrumentaux) pour célébrer la magie des heures du jour. Nuit enivrée (Mozart : Serenata Notturna KV 239), Symphonie « Le Matin » de Joseph Haydn (avec son lever de soleil), surtout, jardin à la fois enchanté et terrifiant du Festin de l'araignée d'Albert Roussel, véritable peintre symphoniste doué d'un raffinement éblouissant dans l'orchestration et

l’enchaînement des grilles mélodiques et rythmiques. Eclectique mais cohérent autour de son thème, le programme permet aussi d’entendre les oeuvres de Delius, Johann Strauss fils, Franz von Suppé, sans omettre Debussy dont Prélude à l’après-midi d’un Faune est un sommet de sensualité chromatique à la française.

PLUS D’INFOS :
http://www.orchestre-orleans.com/concert/les-heures-du-jour/

Sonnerie d’Orléans
Samedi 27 avril 2019, 20h30
Dimanche 28 avril 2019, 16h

Sous la direction de Philippe Ferro, l’Orchestre Symphonique d’Orléans met en avant son somptueux pupitre de cuivres, osant des fanfares conçues par plusieurs très grands compositeurs : parfois oeuvres de circonstances certes mais remarquables d’articulation et de souffle expressif. Au programme, Fanfare solennelle en forme de choral grandiose et Suite opus 4 de Richard Strauss ; Suite persane d’André Caplet ; Proclamation de Napoléon mise en musique par Jacques Casterede ; surtout, le pupitre d’harmonie sublimé par Stravinsky, quand il rend hommage à Debussy (Symphonies pour instruments à vents) ; et pour finir, « Grand Fanfare » du vénézuélien Giancalro Castro d’Addona.

PLUS D’INFOS :
http://www.orchestre-orleans.com/concert/sonnerie-dorleans/

Ode à Clara
Samedi 15 juin 2019, 20h30
Dimanche 16 juin 2019, 16h

Le dernier concert de la saison de l’Orchestre Symphonique d’Orléans célèbre la muse Clara Schumann, épouse de Robert, aimé de Brahms et elle-même pianiste virtuose et compositrice à rétablir d’urgence. Pas d’œuvres de Clara dans ce concert qui porte son prénom, mais plusieurs partitions majeures qui lui sont dédiées ou qu’elle a inspiré directement, allusivement : Hymne à la nuit (Nachtlied pour choeur) de Robert, alors qu’en novembre 1849, il prend la direction de la musique de Düsseldorf ; Mendelssohn (Ouverture du Songe d’une nuit d’été d’après Shakespeare) a célébré le talent de la pianiste Clara bien avant qu’elle n’épouse Robert ; enfin Brahms, le jeune dieu, lui-même célébré par Robert, éprouva sa vie durant une vive passion pour la jeune femme, puis la veuve

de Robert : son Chant du destin d'après Hölderlin (Schicksalslied opus 54) est composé en 1856, l'année du Requiem (Ein Deutsches Requiem, dédié à Robert disparu en 1856) ; Liebeslieder Waltzer opus 52 et 65 sont les chants d'amour que Brahms dédié secrètement à Clara… Enfin, le programme se referme avec la Symphonie n°3 dite « Rhénane » de Robert : claire déclaration d'amour pour le Rhin, l'opus en 5 mouvements exprime le flux du fleuve impétueux, ses élans irrésistibles, ses rives, ses paysages, ses légendes…

PLUS D'INFOS :

http://www.orchestre-orleans.com/concert/ode-a-clara/

EN LIRE davantage sur **le site de l'Orchestre Symphonique d'Orléans**

http://www.orchestre-orleans.com

VOIR l'Orchestre Symphonique d'ORLEANS

http://www.orchestre-orleans.com/extrait-video-de-lorchestre/

MODALITES DE RESERVATIONS
BILLETTERIE DE L'OCHESTRE SYMPHONIQUE D'ORLÉANS

RÉSERVEZ VOS PLACES
Le programme de la saison 2018-2019 sera en ligne le Mardi 17 Juillet 2018. Vous pourrez à cette date télécharger la brochure pour nous retourner par courrier votre demande d'abonnement, au Bureau d'Orléans Concerts, 6 rue Pothier.

OUVERTURE DE LA BILLETTERIE PAR CONCERT
le Mardi 2 Octobre 2018.

Vous souhaitez réserver une ou des place(s) pour les concerts de novembre, février, mars, avril ou juin ?
La réservation se fera auprès du **Théâtre d'Orléans, Boulevard Pierre Ségelle – 45000 Orléans.**
Ouvert au public de 13h à 19h, du mardi au samedi
Tél : 02 38 62 75 30 (à partir de 14h).

Vous souhaitez réserver une ou des place(s) pour les concerts de Noël ?
La réservation se fera à partir du Mardi 4 Décembre 2018, uniquement auprès d'Orléans Concerts, 6 rue Pothier – 45000 Orléans.
Ouvert au public de 13h à 18h, du lundi au samedi
Tél : 02 38 53 27 13

POUR PLUS D’INFOS, consultez le site de l’Orchestre Symphonique d’Orléans, saison 2018 – 2019 – 6 programmes événements du 10 novembre 2018 au 16 juin 2019.

http://www.orchestre-orleans.com
